

À PROPOS D'UNE STATUE DE LA VIERGE

A. JEANJEAN

De récents travaux de ravalement de façade à la Maison Avignon, place Jean Jaurès, ont permis la mise en valeur d'une statue de la Vierge située à l'angle nord du bâtiment. Tout sommiérois qui se respecte vous dira que les pèlerins qui se rendaient à Prime-Combe se réunissaient là, tous les 8 septembre, avant de prendre le chemin du sanctuaire de la garrigue. Mais, quid de la statue ? rien ; de même pour l'origine et l'histoire du pèlerinage. Nous allons donc essayer de réunir quelques renseignements sur cette manifestation de foi populaire locale.

Sur le fronton de la niche abritant la statue, on peut lire l'inscription latine : « *Monstra te esse matrem* » (montrez que vous êtes la mère extrait du cantique Ave maris stella, salut, étoile de la mer), et sur le socle : « *Pie IX, 1855* ». Cette date peut être considérée comme une première indication.

Nous sommes au début du règne autoritaire de l'Empereur Louis Napoléon III. En effectuant son coup d'état de décembre 1851, le Prince Président a fait figure de sauveur de la société et de la religion menacées par les rouges. Le nouvel empereur est personnellement indifférent en matière de religion ; sa politique ecclésiastique obéit uniquement à des considérations d'opportunité. Il attend du clergé qu'il soutienne les candidats officiels aux élections, mais il espère, en particulier, éloigner des légitimistes une partie des catholiques et de leurs chefs, dans l'ouest, où le rétablissement de l'Empire, en novembre 1852, a été assez froidement accueilli.

De là, toute une série de mesures qui assurent à l'Eglise une situation privilégiée dans l'Etat. Les cardinaux entrent de droit au Sénat, les fonctionnaires en uniforme honorent de leur présence les manifestations religieuses. La situation matérielle du clergé s'améliore grâce à une substantielle augmentation du budget des cultes : de 39,5 millions en 1852, il s'élève à 46 millions en 1859 (celui de l'Instruction Publique, durant la même période, passe de 23 à 21 millions). Une jurisprudence plus large favorise les dons et les legs en faveur des établissements religieux. Quant à la presse, à une époque où l'expression des opinions est étroitement contrôlée, les catholiques sont les seuls à disposer d'une certaine liberté.

Très sensible à ces avantages, le clergé, plus riche et plus influent, se félicite de l'alliance du trône et de l'église, avec le même zèle qu'il apportait, en 1848, à célébrer l'alliance de l'Eglise et de la République. L'aristocratie lui est acquise, mais le fait nouveau est la sympathie d'une grande partie de la haute et moyenne bourgeoisie et des cadres de l'Etat. « *La plupart des diplomates des officiers, des magistrats inamovibles, une*

*partie du personnel des administrations centrales, un certain nombre de préfets, d'inspecteurs d'académie et beaucoup de maires » sont favorables à l'Eglise et à la défense des intérêts catholiques. (Maurain J. *Un bourgeois français du XIX^{eme} siècle.*). Le curé de la paroisse se nomme François Corrieux ; il est né le 14 mars 1807 et exercera ses fonctions du premier novembre 1845 jusqu'en 1858 où il sera nommé à Saint Gilles.*

Émile Boisson est maire de Sommières. Notaire de la ville, il est issu d'une famille catholique traditionnelle, dont le berceau n'est autre que la « *maison Avignon* » actuelle. C'est donc très logiquement qu'il pourrait avoir fait placer la statue à l'angle nord de l'immeuble. L'auteur de l'ouvrage intitulé « *De la ville de Sommières depuis son origine jusqu'à la Révolution de 1789* » et publié en 1849 chez Hamelin à Lunel, exercera les fonctions de maire de 1848 à 1866.

Il est particulièrement intéressant de lire dans les Registres de Délibérations du Conseil Municipal, l'adresse aux habitants de Sommières qu'il prononce après le coup d'état du 2 décembre :

« Habitants de Sommières ! L'événement objet de vos vœux est accompli. Huit millions de suffrages ont sanctionné le rétablissement du trône glorieux de Napoléon-le-Grand en faveur de son neveu, de l'héritier de ses pensées et de son amour pour la France !

Nous vous annonçons son avènement sous le nom de Napoléon III. En ce moment la grande nouvelle retentit sur tous les points du territoire : vous l'accueillerez comme partout, par vos acclamations sympathiques. Mais à cet acte solennel qui place la destinée de la patrie sous des auspices

pleins d'espérances, il est des causes qu'il est à propos, peut-être, de remettre sous vos yeux.

L'EMPIRE EST FAIT !... POURQUOI ?

Il est fait : parce que contre la cause douloureuse de sa chute, il fallait à l'orgueil national une protestation, quoique pacifique, pour panser ses blessures.

Parce que, pour le service immense du 2 décembre, la France ne trouvait pas pour son Sauveur une marque suffisante de reconnaissance dans le dépôt en ses mains d'un pouvoir temporaire, même viager.

Parce que la République imposée par la violence dans un jour de surprise, était antipathique aux mœurs et aux habitudes monarchiques de la nation.

Parce que le pays n'a pu trouver de moyen plus sûr de clore à jamais cette série de révolutions qui nous avait conduit sur le bord de l'abyme.

Parce qu'il a compris la nécessité de fonder enfin un état de choses qui eut pour condition de durée deux principes éternels, l'amour de l'ordre et le respect de l'autorité.

L'Empire est fait ! CITOYENS réjouissez-vous ! Vous aurez un gouvernement fort et durable, car il sera assis sur la base la plus solide et la plus large qu'aucun pouvoir n'ait jamais eue ; un gouvernement juste et protecteur, impartial des intérêts de tous, car élevé au dessus de tous les partis, il n'aura point à consulter ni à ménager leurs exigences.

INDUSTRIELS ! COMMERCANTS ! réjouissez-vous car vous trouverez dans la stabilité du pouvoir nouveau cette confiance dans l'avenir qui rendra vos spéculations sûres et productives.

AGRICULTEURS ! réjouissez-vous car vous aurez dans le nouvel Empereur un appui éclairé, qui, en attendant d'autres institutions, également utiles, vous a déjà doté de

l'institution du Crédit Foncier, pour délivrer vos campagnes d'un fléau, du chancre rongeur de l'usure.

CAPITALISTES ! PROPRIETAIRES ! réjouissez-vous car vos fortunes ne seront plus menacées ; vous aurez pour les défendre le bras puissant qui a refoulé dans le néant le monstre hideux du Socialisme.

ARTISANS ! OUVRIERS ! réjouissez-vous car vous trouverez dans un travail certain et assuré le moyen de suffire à vos besoins et, peut-être, de vous élever un jour à la richesse par l'économie.

PAUVRES ! réjouissez-vous car au milieu des joies de son avènement, Napoléon n'a pensé qu'à vous ; il a voulu que les sommes à dissiper en de vaines réjouissances vous fussent consacrées.

Réjouissez-vous enfin, ENFANTS EGARES DE LA PATRIE ! car la clémence vous attend ; pour rentrer dans le sein de la grande famille, la voie de la soumission et du repentir vous est largement ouverte.

Réjouissez-vous tous ! Et pour exprimer notre joie, poussons un cri unanime, le cri adopté par la Nation, consacré par sa volonté souveraine :

VIVE L'EMPEREUR ! VIVE NAPOLEON III !

Le maire Boisson.

Sommières, le 5 décembre 1852 à deux heures de l'après-midi. »

La lecture du décret et l'allocution sont suivies de cris nombreux et unanimes de Vive l'Empereur ! Vive Napoléon III ! De la place de la Halle (Jean Jaurès), le maire et ses adjoints se transportent, accompagnés du même cortège et de la foule sans cesse grossissante, sur différents points et quartiers de la ville, où la même lecture est répétée par deux adjoints.

Je ne peux résister au plaisir de citer la conclusion du discours prononcé par le même Boisson lors de sa première élection comme maire le 4 octobre 1848 : « ...*Citoyens, pour arriver au but que nous allons poursuivre en commun, le bien du pays, nous devons nous réunir dans un sentiment commun : l'amour du pays. Qu'il anime, qu'il inspire seul nos actes, et le succès couronnera nos patriotiques efforts ! Vive la République !* » Une acclamation unanime de cris de Vive la République ! salue les paroles de Monsieur le Maire.....

Nous dirons simplement que politiquement Émile Boisson a évolué. Mais revenons à notre statue. On peut lire sur la gauche du socle : PIE IX.

Giovanni Maria Mastai Ferretti 1792 - 1878, occupera le siège du Vatican de 1846 à 1878. Archevêque de Spolète, évêque d'Imola, il montre une tendance réformatrice qui lui fait une réputation - exagérée - de libéral. Cardinal, il est élu pape à la mort de Grégoire XVI. Sa simplicité, son sourire, sa gaieté lui gagnent bien des cœurs, mais son impressionnabilité l'incline souvent à l'indécision et aux demi-mesures, d'autant que, très vite, il abandonne la direction des affaires à son secrétaire d'Etat Antonelli. Pie IX passe aux yeux des patriotes italiens pour un réactionnaire et ses démêlés avec le Piémont, dans lesquels Cavour et Napoléon III jouent un rôle capital, durent vingt ans. Il intervient dans la vie des églises nationales : en France, où de 1849 à 1860, l'église jouit d'une situation privilégiée, il ne cache pas son hostilité à l'égard des prélats et des catholiques dits « libéraux ». L'importance croissante du rôle du pape dans l'église est mise en relief par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8

décembre 1854. L'autorité pontificale contribue alors au renouveau catholique dans les pays où le protestantisme est prédominant, Pays Bas, Angleterre. Le culte de la Vierge connaît un regain universel que renforcent les pèlerinages : Lourdes, Paray le Monial, la Salette, Lorette et, plus près de chez nous, Prime-Combe. Les congrégations religieuses et les œuvres catholiques se multiplient, couvrant le monde chrétien d'un réseau serré.

Émile Boisson est tout à fait dans la logique de son temps. Toutefois, concernant la statue, une énigme demeure. Dans son livre écrit en 1849, il mentionne, page 400, « *l'éboulement des maisons au dessus des arceaux de la Halle... qui durent être reconstruites et mises dans leur état actuel* ». Or, il n'indique rien concernant la statue, chose d'autant plus surprenante que la maison à l'angle de la place est sa maison paternelle.

On peut penser que les pèlerins avaient pris l'habitude de se rassembler place de la Halle aux Grains avant le départ pour le pèlerinage et ce serait sous le mandat Boisson qu'une très belle statue aurait été placée, ce qui irait dans le sens de l'époque.

Si, retracer l'histoire de notre statue n'est pas aisé, à cause du manque de documents, retracer celle du pèlerinage ne l'est guère plus. Prime-Combe est situé sur la commune de Fontanès, au creux d'un vallon entre des collines qui annoncent les premiers contreforts des Cévennes, et assez proche du cours de Vidourle.

Le dernier ermite, Jean Pelade, gardien du sanctuaire au temps de la Révolution, possédait (?) un manuscrit « *ancien qui renfermait d'importants détails sur la fondation du pèlerinage* ». Ce manuscrit a disparu le 10 juin 1793, lors de la vente aux enchères publiques, à Sommières, du domaine de Prime-Combe, devenu *Bien National*. Il faut donc recourir une fois encore à la tradition.

Un jeune pâtre du nom de Bertrand, a pour habitude de conduire ses quelques bœufs sur la colline proche du village de Fontanès. Un jour du mois de mars 887, quand il veut ramener son troupeau, il constate que l'un des animaux manque à l'appel. Il le cherche longtemps, puis finit par le découvrir agenouillé près d'un buisson devant une petite statue de la Vierge portant son enfant. Il transporte sa découverte à l'église du village ; mais le lendemain elle a disparu pour regagner sa même place de la veille, où le même bœuf est encore agenouillé. La population de Fontanès, émerveillée, voit donc là une manifestation divine. La statue miraculeuse toujours conservée sur place, est très ancienne, certainement médiévale, les experts l'ont confirmé, et sculptée dans du calcaire local, non de Pondres ou Junas, comme cela a été avancé.

Reportons-nous à l'époque de la découverte. Nous sommes au IX^{ème} siècle : avec la renaissance carolingienne nous assistons à une renaissance de la vie religieuse qui s'était réduite à des formes très primitives lors des grandes invasions des barbares ariens, Wisigoths, Ostrogoths, Vandales et Sarrasins qui avaient dominé les deux rives de la Méditerranée, c'est-à-dire les régions dans lesquelles la vie catholique s'était implantée le plus richement. Les barbares, entraînés par leurs rois se convertissent, on organise des

missions d'évangélisation. Au VIII^{ème} siècle les obstacles matériels, spirituels, à la conquête des campagnes au christianisme, disparaissent : on construit des chapelles, il annexe les traditions les plus anciennes ; les cultes locaux s'y intègrent sous le couvert du culte des saints.

Un grand mouvement de recherche de reliques se développe alors. Conservées dans des reliquaires, elles sont à l'origine des plus célèbres pèlerinages. Les vies de saints envahissent la littérature. Les invasions normandes, pendant le IX^{ème} siècle, viennent brusquement interrompre la quiétude des monastères et menacent les églises de destruction totale. Les religieux fuient en emportant les précieuses reliques. Le drame a deux conséquences : la première est la multiplication des récits de translation toujours accompagnée de miracles ; la seconde est le développement des châsses et des reliquaires. Ces événements avivent le culte des saints et la passion pour les reliques ; ils déclenchent une véritable quête, voire des courses rocambolesques. Retrouver une relique d'un saint ou une statue miraculeuse de la Vierge est bien dans le style d'une époque de renaissance religieuse, de réforme de l'église dont les discussions théologiques, la ferveur, les pèlerinages, les hérésies sont les principaux aspects.

Un lieu de pèlerinage s'établit donc dans la garrigue de Fontanès. Une chapelle existe dès le début du X^{ème} siècle, puisqu'elle est l'objet d'une donation en faveur de l'Evêché d'Uzès par la famille des Bermond d'Anduze, Sauve, Sommières. Leur blason, mutilé lors des guerres de religion, est encore encastré dans un mur proche de la véranda. En 1054 ils font encore donation « *d'une grande contenance de terres cultes et incultes* ». (Archives de Me Chrétien, notaire à

Sommières). La Gallia Christiana (T. VI. c. 627) mentionne un acte du 27 mars 1231, par lequel l'Evêque d'Uzès, Berlion, fait reconnaître ses droits sur l'église de Prime-Combe. Le 30 mars 1238, un contrat confirmatif de donation est signé par l'Evêque d'Uzès, Pons de Cabrières, prieur de Valcrose (Prieuré de Saint André de Valcrose, village proche de Lussan, filiale d'Aniane), le prieur de Fontanès et plusieurs seigneurs du voisinage. Cet acte est à nouveau confirmé le 20 janvier 1642. Louis Pelet, seigneur de Combas et de Fontanès, rappelant les donations faites par ses ancêtres, les renouvelle en faveur de François Aguillon, prêtre et prieur de Prime-Combe, et en faveur de ses successeurs, à condition que les prieurs célèbrent tous les ans, dans l'église de Prime-Combe, quatre messes à l'intention de la famille Pelet, de ses ascendants et de ses descendants.

Je n'ai strictement rien trouvé concernant le pèlerinage pendant les périodes de la guerre de Cent Ans, ainsi que du début des guerres de religion. On peut penser qu'isolé, le prieur devait se réfugier au village où il était plus en sécurité que dans son ermitage de la garrigue. Mais ce ne sont que des suppositions. Seule mention : *Bassinum Beatae Mariae de Prima-Cumba* 1463, fonds de Me L. Peladan, notaire de Saint Geniès de Malgloirès, aux Archives Départementales du Gard. À la suite des exactions des Routiers, l'église de Prime-Combe est autorisée à recueillir des offrandes et donations dans les paroisses où un bassin (bassinum) lui est attribué.

Les Archives communales de Combas notent en 1616 : *L'esglise appelée Nostre-Dame de Prime-Combe*.

Vers 1690, Prime-Combe dépend de l'Abbaye d'Aniane, dont les religieux Bénédictins, désignent comme gardien du

sanctuaire Rémy, simple clerc tonsuré. La garde du sanctuaire est confiée à des ermites qui se cachent dans une petite grotte toute proche. Certains viennent expier leurs péchés ou méditer sur les vicissitudes de ce bas monde ; d'autres cherchent plutôt à échapper à la maréchaussée et ne présentent guère d'aptitude à la sainteté. Dans l'inventaire général des actes de l'abbaye d'Aniane, les Archives Départementales de l'Hérault conservent 21 pièces relatives à Prime-Combe, allant de 1238 à 1746.

Le 12 novembre 1690 un certain Barlaguet, âgé de trente-sept ans se présente au Prieur des Récollets à Sommières : « *Je suis en rupture d'engagement militaire et depuis six semaines que j'ai quitté le Nord j'ai vécu d'aumônes. Bourrelier de mon métier, je voudrais me retirer dans la solitude et faire pénitence le reste de mes jours...* ». Le voilà parti pour Prime-Combe. Il déclare avoir assisté à huit pèlerinages ; il occupe ses loisirs à remettre la toiture en état, vend en 1692 trois stères de bois. Il est la terreur des bergers, des braconniers, des gens portant bâton. Le premier mai 1693, le père Hilaire monte de Fontanès pour dire la messe. Il trouve la chapelle fermée, l'ermitage abandonné et même détruit. Quant à Barlaguet, il a disparu ; on ne le reverra jamais. La chapelle est en réalité dans un tel état de délabrement que l'Evêque d'Uzès y interdit tout office.

Le plus célèbre de ces ermites est François Gabriel de la Fayolle, plus connu sous le nom de frère Gabriel. Né à Crest en Dauphiné vers 1645, il embrasse la carrière des armes et sert pendant vingt ans dans le régiment de Navarre. À cinquante ans, il se retire au couvent des Récollets à Sommières, puis, avec l'autorisation de l'Evêque d'Uzès, Michel Poncet de la

Rivière (13 décembre 1696), il se fait ermite à Prime-Combe le 25 mars 1697. Il restaure le sanctuaire en assez mauvais état et se construit même une modeste habitation. L'Evêque lui verse quelques subsides.

Mais voilà, un soir d'avril 1703, son existence va basculer une fois de plus. De retour de Sommières où il vient d'effectuer ses courses, il trouve sa maison brûlée et le sanctuaire pillé. Jean Cavalier et ses troupes sont passés par là. Il consulte son évêque qui le relève de ses vœux puis se rend à Montpezat dont il organise la défense. Le Maréchal de Montrevel lui confie deux cents soldats et vingt-cinq cavaliers (on les appellera *Camisards Blancs, Florentins ou Cadets de la Croix*¹) ; il se lance à la poursuite des Camisards répandus dans la région qui pillent, incendient et terrorisent les populations catholiques. Il en fera de même vis-à-vis des populations huguenotes. De Brueys, dans son *Histoire du Fanatisme*, écrit à ce propos : « ...le troisième était un gentilhomme du Dauphiné, appelé la Sagiote, âgé de près de soixante ans : il avait été longtemps capitaine dans un vieux corps ; mais, touché par un sentiment de religion, il avait renoncé au monde et s'était fait ermite dans un lieu désert près de Sommières, où il avait pris le nom de Frère François Gabriel . Les fanatiques avaient pillé et brûlé son ermitage. Touché dans cette action et ému par les plaintes qu'il entendait faire tous les jours contre les massacres, les incendies et les sacrilèges de ces impies, il sentit réveiller son courage et crut qu'il pouvait reprendre le

1 Leur chef se nomme Florimond Vialet. Ce meunier de Générac reçoit commission du roi pour former cette milice à laquelle appartiendra Frère Gabriel. Mais ils commettent tant de méfaits qu'au bout de quelques mois on les obligera à cesser leurs activités.

parti des armes contre les Ennemis de Dieu et de ses Autels, sans violer le vœu qu'il avait fait de vivre dans l'austérité de la retraite.....Cet ermite, devenu partisan, se mit aussitôt à la quête de fanatiques. Il les alla chercher de jour et de nuit, dans les bois et dans les montagnes, les battit en diverses rencontres et leur devint si redoutable que, dans une lettre que Cavalier écrivit en ce temps-là au gouverneur de Nîmes, il lui manda entre autres choses que s'il ne faisait cesser les hostilités de l'ermite, il ne ferait aucun quartier aux catholiques qui tomberaient entre ses mains ».

Il tombe malade à Montpezat, conduit néanmoins sa troupe à Mialet, prend part à la défaite des Camisards à Nages, les poursuit jusqu'à Saint Mamert où il meurt le 1^{er} février 1705. Sur une pierre gravée, placée sous la niche abritant actuellement la Vierge miraculeuse, on peut lire l'inscription : « *L'an 1697 et le 19 août, frère François Gabriel de la Fayolle, ermite par dévotion, a fait à ses frais cette représentation du miracle ci écrit et cette figure de la Sainte Vierge trouvée l'an 887 qui était esposée au respect et à la vénération de chacun* ». Le bas-relief a été détruit par Cavalier et les siens.

Après la mort de La Fayolle, les Récollets de Sommières assurent le service religieux jusqu'en 1748. Ils confient la garde du sanctuaire, le 26 avril 1719, à un certain Jacques Bardoit. Une fois encore on ignore l'origine de ce personnage. Deux ans plus tard, en 1721, la police de Sommières vient l'arrêter pour le conduire à Nîmes. Il est accusé « *d'avoir servi de receleur à certains voleurs de récoltes ; d'avoir donné les indications les plus précises pour permettre ces vols ; d'avoir entretenu certaines relations avec les révoltés de St*

Hippolyte, enfin, d'avoir hébergé et caché dans son ermitage un ministre de la Prétendue Religion Réformée, essayant de gagner la Suisse à travers les garrigues ». Il est condamné à vingt ans de galères à Toulon ; mais auparavant « *il est dépouillé de son habit* » et fustigé sur la place publique.

Son successeur, le frère Paul Tirelle, n'est guère mieux. Il passe sa vie à ne rien faire ou à braconner : aussi les plaintes sont nombreuses contre lui. « *La foi, dit une relation de l'époque, a déserté nos campagnes du Vidourle. Prime-Combe a été déshonoré dans la personne de son gardien. Aucune âme dévote n'ose plus s'aventurer dans une région où la piété n'existe plus. Les pères Récollets n'ont plus l'intention de rester dans la région.* (Le couvent sera supprimé en 1721). *Que va-t-il advenir du pèlerinage ? Tout semble perdu* ». C'est alors que se présente en janvier 1748 le Frère Antoine Allier, dont nous ne savons rien, de même que nous ignorons tout de deux de ses successeurs, Frère Hilarion Guiraudet et Frère Sagnier.

Quel service religieux ? Comment était-il assuré ? Il semblerait que les prieurs de Fontanès venaient lorsqu'on faisait appel à eux ; les curés des diverses paroisses qui conduisaient des fidèles, animaient les cérémonies du pèlerinage.

En avril 1774 apparaît un personnage plus digne d'intérêt, Jean Pelade. Une lettre de l'Abbé Vernier, curé de Lecques nous fournit quelques renseignements sur le nouveau venu. « *Je viens de recevoir chez moi un jeune homme, élané, de maigre visage et ascétique, respirant la sincérité et la foi. Il déclare être né au diocèse du Puy en Velay, dans la paroisse*

de Tareyre... aussi, sachant que le sanctuaire de Fontanès est privé de gardien, a-t-il demandé d'y couler sa vie, dans la solitude et la garde des obligations contractées... ». Il répare, restaure, améliore, assure l'accueil : le bâtiment comprend maintenant une chapelle et une cellule adossée au chœur.

Les échos de la Révolution parviennent jusque dans la garrigue apportant un élan d'optimisme bientôt vite retombé. En effet, le 28 octobre 1789, l'Assemblée Nationale abolit les vœux et place les biens de l'Eglise à la disposition de la Nation. Jean Pelade dresse la liste de ceux dont il assure la garde : « *Les terres représentent un revenu de 87 livres. La chapelle renferme quatre chandeliers d'argent et des ex-votos qui sont propriété des donateurs...* ». Le 18 juillet 1790, une bande de patriotes de Sommières et des environs, au nombre d'une soixantaine, montent jusqu'au sanctuaire, volent tout ce qui peut l'être, brisent « *toutes les superstitions sans valeur* », organisent une coupe de bois qui est transportée au domicile de chacun des participants. Jean Pelade, qui a été roué de coups, qui n'a plus rien, décide, le 24 août 1790, de se réfugier à Lecques, où le District lui a vaguement promis un traitement de 200 livres, quand la caisse... aura de l'argent. C'est de là qu'il essaie de sauver ce qui peut encore l'être, effectue des démarches, accompagne en cachette des pèlerins. Il meurt à Lecques le 11 novembre 1811.

Entre temps, le 10 juin 1793, Prime-Combe est mis en vente aux enchères publiques sur la place du Marché à Sommières. C'est un instituteur de la ville, Paul Cambon, qui l'achète, puis le revend, le 10 août 1805, à l'abbé Richard, curé de Clarensac, se réservant une chambre pour lui et pour sa femme, pendant le reste de leurs jours. À son tour, le 9

décembre 1822, ce dernier revend Prime-Combe à Etienne Jury-Joly, curé de Montpezat qui, à la demande de Monseigneur Chaffoy, le 14 mars 1833, fait don du sanctuaire au Grand Séminaire de Nîmes. Une page d'histoire est tournée.

À partir de ce moment-là, les curés de Fontanès sont chargés de desservir et développer le pèlerinage. La reconstruction de la chapelle est terminée en 1850. Ainsi, nous approchons de la période de mise en place de la statue place de la Halle aux Grains.

Les catholiques sommiérois ont toujours assidûment fréquenté Prime-Combe. Pour preuve, en 1831, ils financent la plus ancienne croix de pierre encore visible sur le site. Sur une des faces du socle on peut encore lire : « *PAGES, CURE ; REDIER, PRIEUR ; NICOLAS, S.P ; DESCOURS, T.RIER ; LABAUME, S.RE ; RICHARD, CURE* ». Une autre face est en très mauvais état. Quelques mots sont difficilement déchiffrables : « *ERIGEE PAR L'ARCHICONFRERIE DU SAINT SACREMENT DE SOMMIÈRES...* ». Une stèle de l'allée du Rosaire, toute proche, porte l'inscription : « *XV MYSTERE DU COURONNEMENT DE MARIE* » et au-dessous « *SOMMIÈRES* ». Non loin de là, sur la gauche en montant vers la véranda, une plaque de marbre posée contre le mur aux pieds d'une grande croix blanche indique : « *SOUVENIR DE LA MISSION DE 1883 PRECHEE PAR LES P. P. DILLIES ET BRU. Mr CAVARD CURE DOYEN. LES CATHOLIQUES DE SOMMIÈRES. CROIX RESTAUREE LE 28 AVRIL 1935. CLOTURE DU JUBILE DE LA REDEMPTION* ».

À l'intérieur de la chapelle, des nombreux ex-votos apposés en action de grâces, seuls quelques-uns ont été de nos jours conservés.

Les curés de Fontanès vont donc s'occuper du pèlerinage jusqu'en 1875, date à laquelle Mgr Plantier Evêque de Nîmes fait appel aux Prêtres de la Mission. Plus connue sous le nom de Lazaristes, cette société religieuse a été fondée à Paris en 1625 par St Vincent de Paul. Approuvée par Urbain VIII en 1632, son but est la prédication de l'Evangile aux pauvres gens de la campagne. Nous possédons la liste des différents curés : Pierre Mailhan, mort en 1839 à l'âge de 80 ans ; l'abbé Achard, jusqu'en 1842 ; l'abbé Hippolyte Valentin, jusqu'en 1847 (il effectue une première réparation au pavé de la chapelle) ; l'abbé Pons, jusqu'en 1851 ; l'abbé Ginieyx (il agrandit la chapelle) ; l'abbé Castagnier ; l'abbé Boudin, jusqu'en 1866, (le 29 avril 1866 il fait ériger un chemin de croix monumental dans l'allée de pins qui conduit à Prime-Combe. Il sera remplacé par un autre, sur la colline en 1928) ; l'abbé Perrier ; enfin en 1872, l'abbé Roubaud, dernier curé de Fontanès desservant du pèlerinage.

En 1875, l'Archiprêtre de la cathédrale, vicaire Capitulaire à la mort de Mgr Plantier, annonce au clergé l'arrivée des Prêtres de la Mission. C'est au mois d'août de la même année que s'installe le nouveau directeur, M. Tourné. Il fait construire une petite hôtellerie, crée un orphelinat de garçons et fonde une maîtrise. Il décède le 22 avril 1882. Le 1^{er} mai arrive son successeur le Père Louis Dillies qui pendant quinze ans transformera complètement le site : construction de la véranda (1883), de la grande hôtellerie, ouverture de l'allée du Rosaire avec 15 stations, construction de la chapelle Notre-Dame, qui sert actuellement de tombeau, mise en place à la

cime de la colline d'une très haute statue de la Vierge. Le 12 septembre 1907 la foudre la réduit en miettes ; elle sera remplacée le 25 octobre 1908.

Au cours d'un Jubilé, prêché à Aimargues en 1886, le Père Dillies propose à cette paroisse de renouer avec une tradition alors interrompue : en reconnaissance d'une protection spéciale lors de la peste de 1720 qui ravagea la région, Aimargues venait tous les dix ans planter une croix près du sanctuaire de Prime-Combe. Une souscription en permet la fabrication d'une monumentale, qui, à travers les villages, est transportée par 300 hommes. Tombée en ruines, elle est remplacée par une croix en fer, toujours en place, offerte par une famille de la région et solennellement bénie par Mgr Girbeau le 6 mai 1951.

Le 28 mai 1887, à l'occasion du millénaire de l'invention de la statue, se déroulent des fêtes mémorables, en présence de 25 000 pèlerins, 8 Evêques, 500 prêtres et un délégué du Pape Léon XIII, Mgr Besson. D'autres fêtes importantes auront lieu cinquante ans plus tard, le 17 mai 1937, sous le supérieurat du Père Cazet, présidées par le Cardinal Verdier, Archevêque de Paris, en présence de 7 évêques, 2 Abbés et une foule nombreuse. Malheureusement un violent orage clôture cette journée mémorable.

Quant à M. Dillies, il transforme l'orphelinat en Ecole Missionnaire Lazariste. Le 15 juin 1897, il décède accidentellement à la suite de l'explosion d'un appareil à pétrole. Les lois du 7 juillet 1904 interdisant aux congrégations d'enseigner étant votées, le Père Hermen nouveau directeur et les Lazaristes quittent Prime-Combe. Mgr Beguinot, Evêque

de Nîmes confie la direction du pèlerinage, d'abord à l'abbé Rousson, curé doyen d'Aramon, puis à l'abbé Valat et ce jusqu'en 1916.

La guerre de 1914-1918 oblige, une circulaire du 2 août 1914 suspend la loi de 1904 et les Lazaristes peuvent revenir. M. Malaval et les Filles de la Charité (Congrégation fondée en 1633 par St Vincent de Paul et Louise de Marillac) créent en 1917 un orphelinat de guerre et le Père Gallon, arrivé en 1919, rouvre en 1923 l'Ecole Apostolique.

En 1928 est posée la première pierre du chemin de Croix de la colline. Le projet est grandiose, imiter celui de Lourdes ; aussi faute de ressources, seule la 13^{ème} station est achevée. Une statue imposante de Ponce Pilate prévue pour la première station est vendue à un antiquaire et transportée à Sommières, empruntant la route de Lecques et de Salinelles, afin que son passage à Fontanès ne crée un mouvement de protestation des paroissiens. Elle est d'abord remplacée par celle en plâtre de Louis IX qu'un fort mistral renversera, puis par celle du Sacré Coeur (1989) récupérée dans l'église de St Chély d'Apcher. Il semblerait que ce pauvre Pilate ait été racheté par un collectionneur Suisse et coulerait des jours paisibles dans la région du Mont Pilatus.

Au cours d'une nuit du mois de décembre de la même année 1928, des voleurs pénètrent par effraction dans la chapelle, dérobent cinq calices, un ciboire, une chaînette en or suspendue au cou d'une statue de la Vierge. En s'enfuyant, ils jettent les hosties à l'endroit où se dresse encore de nos jours une croix de réparation érigée le 30 mai 1929.

Des restaurations importantes sont entreprises à la chapelle : 1931, par l'abbé Thiry ; 1950, par le Père Philliatraud ; 1957. Une originalité : la présence dans une châsse de reliques d'un jeune martyr des catacombes, dont la seule indication connue est le nom : *Paulus*. D'où proviennent-elles ? De nos jours, Paulus a disparu.

Parmi les supérieurs qui ont marqué Prime-Combe de leur forte personnalité, il faut citer le Père Cazet. Ancien élève d'avant 1904, il dirige de 1934 à 1945. Aidé des élèves, certains s'en souviennent encore, le 1 juin 1935, il entreprend la démolition de la vieille école ; le 2 juillet on pose la première pierre et le 30 avril 1936 le Supérieur Général des Lazaristes, M. Souvay, vient inaugurer la nouvelle école, en présence de M. Boudes, architecte à Montpellier et M. Charles di Bernardo, entrepreneur à Carnas. D'autres projets sont stoppés par la guerre de 1939-1945, et ce n'est qu'en 1960 qu'ils sont repris pour être terminés officiellement le 24 juin 1962. Pendant la première année de guerre les élèves abandonnent leurs locaux à l'armée qui y installe un hôpital complémentaire et se réfugient dans l'hôtellerie. Ils retrouveront leurs classes en 1940.

C'est au cours de l'année 1942 que sont baptisées sous la véranda cinq cloches destinées à former un carillon ; il faut attendre août 1952 pour que leur mise en place soit enfin réalisée dans une sorte de clocher rustique en bois. Voici leurs noms : Marthe Marie, fondue en 1942 ; Marthe Julienne, fondue en 1942 ; Marie Clémentine, fondue en 1919 ; Marie Jeanne, fondue en 1942 ; ..?... , fondue en 1942 ; ... ?... , offerte par ND des Tables, Montpellier.

Prime-Combe est situé dans la garrigue, aussi les dangers d'incendie sont nombreux. Le 6 août 1924 les arbres de la colline voisine avaient mystérieusement brûlé. Les 15 et 16 août 1945, le train de la ligne Le Vigan-Sommières avait allumé un feu qui n'avait pu être stoppé qu'à quelques mètres de la véranda. Le 28 août 1962, en début d'après-midi, toute la colline du côté de Combas est en feu. Bientôt tous les bâtiments sont encerclés par les flammes. Les pompiers de Sommières et de Nîmes, de nombreux bénévoles des communes voisines, mais aussi, l'implantation du château d'eau de la distribution intercommunale, vont permettre de tout sauver. Hélas, une religieuse, sœur Madeleine Bonfils, originaire de Montpellier, âgée de 71 ans, asthmatique, trouve la mort, asphyxiée, en tentant de s'enfuir.

De nos jours la garrigue a repris ses droits, mais le souvenir de cet incendie reste gravé dans la mémoire de bien des gens de Fontanès, Lecques, Vic, Combas qui ont participé au sauvetage du lieu de pèlerinage.

En 1964 l'École (agrandie en 1960-1961) qui avait formé de nombreux bacheliers en série classique A (latin-grec) cesse ses activités. Le 24 mars, le Père A. Grinneiser, alors supérieur reçoit une lettre du Provincial de l'Ordre qui l'informe que le plan Fouchet de l'Enseignement l'oblige à fermer les portes de l'établissement à compter du 1 juillet. Plusieurs professeurs quittent l'école ; d'autres assurent un service paroissial dans la région : à Vic, Crespian, St Clément, Lecques, Gailhan, Sardan, Combas, Aspères Moulézan, Montmirat, Montpezat ou Carnas. Petit à petit, ils sont rappelés à Paris, Marseille, ou à Dax, berceau de l'Ordre de St Vincent de Paul.

Les anciens locaux de l'école sont occupés en août 1975 par une annexe du Mas Careyron d'Uzès qui accueille, encore à ce jour, des malades en psychiatrie. Le bail est signé en juillet 1973, des travaux d'aménagement se poursuivent pendant un an. Le pèlerinage est toujours fréquenté ; un seul Lazariste assure le fonctionnement. En outre l'ancienne hôtellerie, réaménagée, abrite, depuis le 11 juillet 1997, un groupe de moines handicapés qui suivent la règle bénédictine.

Bien des zones d'ombre persistent à propos de la statue de la Place de la Halle aux Grains et du pèlerinage de Prime-Combe. Mais « *absence de preuves, n'est pas forcément une preuve d'absence* ». Un jour, peut-être.....

SOURCES

Archives Municipales de la ville de Sommières. 1 D 7.

Archives Départementales du Gard. Insinuations Ecclésiastiques.

Archives des Pères Lazaristes N. D. de Prime-Combe.

BOISSON E. - *De la ville de Sommières*. 1849.

GOIFFON (Abbé). - *Monographies Paroissiales*. 1898.

GERMER – DURAND. - *Dictionnaire Topographique du Gard*. 1868.

FAVIER J. - *La France Médiévale*. Fayard, 1983.

MIQUEL P. - *Le Second Empire*. Plon, 1992.

RIVIERE J. (Abbé). - *N.D. de Prime-Combe. Son histoire, son sanctuaire, son pèlerinage*. D'après les recherches de H. Tourret², 1963.

2 Henry Tourret : né à Sommières le 12 avril 1871. Licencié en histoire à l'Université de Montpellier, Directeur aux Grands Travaux de Marseille. Capitaine d'Infanterie pendant la guerre de 1914-1918. Maire de Sainte Maxime. Veuf, se retire à Prime-Combe où il enseigne l'histoire, effectue des recherches sur l'origine du pèlerinage. Décédé en 1966, il est enterré à Sommières.

Le Royaume de France. 900-1100. Culture, Art, Loisirs. 1972.

La France de Napoléon III. Culture, Art, Loisirs. 1970.

Revue « Echo de N.D. de Prime-Combe ». Collection E. Teste. Sommières.

Cartes Postales : collection A. Jeanjean.

Documents photographiques : Max. Sagon.